

# Parole d'ancien détenu !

À l'origine de « Monsieur Viannet », d'intenses entretiens menés par Véronique Le Goaziou, sociologue. Et dont la romancière en elle a tenu à faire une fiction

BERTRAND LECLAIR

**A**lerte, précise et même volubile : pour être le plus souvent de l'autre côté du dictaphone, Véronique Le Goaziou maîtrise parfaitement le principe de l'entretien, dont elle fait la matière même de son remarquable *Monsieur Viannet*. C'est qu'elle a conduit « des centaines d'entretiens, des milliers peut-être, plus de mille en tout cas », en tant que sociologue, comme elle le précise au « Monde des livres », en chemin entre la région nîmoise où elle vit et Bruxelles où elle devait, fin août, intervenir dans un colloque organisé par l'Association européenne des psychiatres d'adolescents et d'enfants. Sachant qu'elle a beaucoup travaillé et publié sur la violence et la délinquance, les organisateurs lui ont « donné carte blanche sur un thème liant solitude, altérité et intimité. C'est un vrai bonheur de faire ça, l'idée pour eux est "d'ouvrir la fenêtre", comme l'on dit ».

La fenêtre, justement, se révélera dangereuse dans le huis clos à trois personnages qu'est *Monsieur Viannet*, le troisième roman de Véronique Le Goaziou. Une fenêtre devrait être ouverte ou fermée, jamais réduite à l'état de passoire par des réparations de fortune comme l'est l'unique fenêtre du logement de M. Viannet, aussi mal rapiécée que la vie déginguée de ce quinquagénaire qui fut sportif et bel homme avant de connaître la sempiternelle dégringolade des anciens détenus inaptes à la réinsertion : de ceux qui perdent tout contact avec leurs propres enfants à force de rechutes, d'alcool et de colères explosives.

**L'auteure a bien éprouvé un choc identique à celui de sa narratrice, voici quelques années, dans un minuscule appartement proche de la Bastille, à Paris**

C'est lui qui parle, le plus souvent, dans *Monsieur Viannet*, utilisant un langage impressionnant d'être aussi précis et rigoureux qu'il est peu châtié. Assise dans un recoin de la pièce, sa femme intervient parfois, en flèche ou timidement, au contraire, mais elle reste le plus souvent mutique. Quant à la narratrice, elle se contente, avec une retenue d'une efficacité constante, de poser les questions prévues par l'enquête qui lui a été commandée. Accumulant sur son cahier les choses vues et entendues, elle relève les



FLORE-AËL SURUN/TENDANCE FLOUE

gestes récurrents de ses hôtes alternant canettes de bière et cigarettes dans une chorégraphie inaltérable, mais ce qu'elle décrit avant tout, au fil des trois entretiens réalisés à quelques mois d'intervalle, c'est la fascination qui très vite s'est emparée d'elle. Transie de froid, bombardée d'émotions qu'elle tente de dissimuler sous sa posture professionnelle, elle en devient le sismographe d'un récit troué, plein de lourdes fatalités et de fureurs de fin de parcours, un tas de braises, ardent.

L'effet est tel que le lecteur ne songe à mettre en doute la réalité de l'histoire qu'une fois le livre fermé, quand la chute l'y invite, inattendue et d'autant mieux menée qu'elle reste ouverte en basculant résolument dans la fiction. Mais invente-t-on de toutes pièces un personnage aussi ancré dans la réalité la plus sordide ? « Jusqu'à présent, je n'avais jamais voulu utiliser ma pratique de sociologue dans un roman, mais cette fois j'en ai éprouvé le besoin et, oui, il y a un point de départ », explique-t-elle, avant de préciser que très vite elle a « pris le large de la fiction », utilisant « d'autres entretiens pour peaufiner, parfaire le parcours » de son personnage.

Reste que Véronique Le Goaziou a bien éprouvé un choc identique à celui de sa narratrice, voici quelques années, dans un minuscule appartement proche de la Bastille, à Paris. Elle réalisait une

## EXTRAIT

« Mon cahier de nouveau ouvert. Alexandre Viannet me parle. J'écris. – Savez-vous que lorsque je sors de chez moi... Il s'arrête. Baisse la tête. Ses bras entre les jambes. Les épaules voûtées. – Non. Je dois être concentré. Dire les mots justes. Dire ce qui est. Il se redresse. – Je ne sors plus de chez moi aujourd'hui... Le moins possible. Il attrape son verre posé sur la moquette entre ses pieds. Il boit. J'écris. – A l'époque où je sortais de chez moi, quand je rentrais et que je voyais cette pièce, je me demandais qui était le type qui vivait ici. – Le type qui vivait ici ? Il fait tourner son verre de bière entre ses doigts. – C'est ce que j'ai dit. – Et qui était-ce ? – Moi, madame. Qui voulez-vous ? Moi. »

MONSIEUR VIANNET, PAGE 16

enquête pour une association œuvrant à la réinsertion d'anciens détenus, ce qui l'a amenée à rencontrer quelque 70 personnes, essentiellement des hommes. « Aucun ne m'a fait un effet pareil. Sans être dans la plainte, cet homme tôt déscolarisé déployait une telle intelligence de sa propre situation qu'il avançait des choses qu'aurait reconnues n'importe quel étudiant en sociologie, que ce soit sur les déterminations sociales, le fait que sa vie avait commencé bien avant lui ou la place de l'alcool... Lors d'entretiens avec des personnes en difficulté sociale, la situation de l'entretien peut très vite ressembler à une espèce de

tribunal, d'examen. Avec lui, pas du tout. Je ne sais pas exactement comment il s'est débrouillé, mais le fait est qu'il a rapidement réussi à renverser la situation. Sans doute que je me suis laissée faire, aussi, je l'y ai aidé, sans bien savoir pourquoi ni comment », et c'est bien ce que le livre cherche à laisser venir au jour : une mise en crise de sa narratrice.

Le roman vibre de tout ce que la pratique et la rigueur sociologiques imposent d'ordinaire de taire dans l'exercice de la restitution d'entretiens, d'autant que la fascination à l'œuvre passe aussi par la présence de M<sup>me</sup> Viannet. « Elle, ce fut d'abord un choc esthétique, émotionnel. Une femme grande et fine aux longs cheveux noirs, d'une très grande beauté, et toujours ses minijupes et ses grandes bottes. Je me suis immédiatement demandé ce qu'elle faisait là-dedans, avec presque cette envie de la prendre par la main et lui dire : "Mais viens, on s'en va." En écrivant, je me suis d'ailleurs posé la question : est-ce que je devais travailler cette dimension, cette attirance indéniable ? Mais non, le dire en creux suffisait » pour entraîner la sociologue vers le large de la fiction et, par touches légères mais puissantes, faire aussi de *Monsieur Viannet*, comble du paradoxe, un portrait de femme d'autant plus émouvant que tout en elle résiste à nos représentations du monde. ■

MONSIEUR VIANNET, de Véronique Le Goaziou, La Table ronde, 208 p., 16 €.

## Vies guadeloupéennes

« Drivaille » : aux Antilles, conduire à tort et à travers, errer sans feu ni lieu, jusqu'à en perdre la raison. C'est ce que la narratrice, une jeune femme d'origine antillaise née et élevée en métropole, espère s'éviter en se lançant dans une grande fresque familiale. Elle qui « drivaille » entre Paris et Morne-Galant, en Guadeloupe, aurait aimé savoir comment ses tantes et son père vivaient sur l'île, et pourquoi ils en sont partis. Elle interroge son père, écoute sa tante Lucinde, qui avait voulu conquérir l'« en-ville » de Pointe-à-Pitre avec ses chemisiers surannés... Mais surtout, dans son énigmatique boutique à l'ombre du Sacré-Cœur, la tante Antoine, prodigieuse conteuse, lui raconte les enfants que l'on fait passer et les diamants à cacher aux douaniers. Quatre vies bien différentes, qui se télescopent toutes « là où les chiens aboient par la queue ». Peut-être est-ce finalement la primoromancière Estelle-Sarah Bulle qui, entre ces quatre vies comme entre

le français et le créole, drivaille – et on la suit bien volontiers. ■ ZOË COURTOIS  
► **Là où les chiens aboient par la queue**, d'Estelle-Sarah Bulle, Liana Levi, 288 p., 19 €.



## Passions iraniennes

Après le remarquable *Khomeiny, Sade et moi* (Grasset, 2014), où elle relatait l'arrivée de sa famille à Paris, ainsi que les difficultés et les surprises de l'exil pour une jeune Iranienne, Abnousse Shalmani publie un premier roman foisonnant, vif et assez virulent, presque vengeur. *Les exilés meurent aussi d'amour* transpose et réinvente l'histoire de sa famille pour en pointer les passions morbides. Et leur opposer la vie, l'exultation du corps, les joies de l'esprit et les vertus de l'amour. Brosant les portraits – satiriques – de personnalités toutes plus perturbées les unes que les autres, l'écrivaine dépeint les impasses de la nostalgie et les apories de l'activisme. « Je suis le fruit de tout ce sang, de toute cette merde, de cette folie jamais nommée, de ce mal qu'on se transmet par lâcheté, par facilité et conservatisme idiot », conclut la narratrice. Mais la romancière prouve qu'elle a su s'en affranchir. Avec panache. ■ FLORENCE BOUCHY

► **Les exilés meurent aussi d'amour**, d'Abnousse Shalmani, Grasset, 400 p., 22 €.



## Souvenirs roumains

Dans ce premier volet d'une trilogie sur l'histoire de sa famille, Christian Haller consacre *La Musique engloutie* à sa mère. Cette dernière a dû quitter la Roumanie en 1926, pays où était venu s'installer le grand-père. Bucarest était jusque-là une ville où il faisait bon vivre, frontrière insouciant entre Orient et Occident. Mais l'avènement d'un régime autoritaire et antisémite contraignit la famille à l'exil. Ruth, la mère, gardera toujours la nostalgie de cette enfance. Dans ce récit précis et inspiré, l'auteur (né en Suisse en 1943) tisse, dans la Roumanie post-Ceaucescu, souvenirs personnels parfois teintés d'imaginaire, avec ceux des grands bouleversements dont les

traces ressemblent souvent à des empreintes de bottes. ■ PIERRE DESHUSSES  
► **La Musique engloutie** (Die Verschluckte Musik), de Christian Haller, traduit de l'allemand (Suisse) par Jean Bertrand, Zoé, 270 p., 21 €.



## Écrit sur l'os



ISSU D'UNE ENQUÊTE SOCIOLOGIQUE dans le quart-monde tel qu'il se cache à deux pas de chez vous, *Monsieur Viannet* est d'abord un récit de

vie écrit sur l'os, sans une once de graisse, encore moins de pathos, aussi désastreuse qu'il pu être l'existence de cet ancien détenu qui fut autrefois acquitté du meurtre de son père. Sans même parler de fioritures ou de volonté de « bien écrire », ajouter au récit des qualificatifs, des adjectifs, céder au désir de le

doubler d'une analyse aurait mis en péril l'économie du roman, tendu comme une corde de guitare, et qui résonne.

C'est que le personnage principal déploie une telle intelligence de sa propre situation sociale qu'il en vient à prendre la main, certaines pages. Assise sur l'unique chaise disponible dans un logement misérable, un cahier qui pourrait être celui d'une écolière sur les genoux, l'enquêtrice s'astreint à respecter le protocole sociologique, arrimée à sa grande expérience professionnelle – mais, elle n'y peut rien, littéralement happée par le propos de l'enquêté, et le lecteur avec